

N° 44 - mensuel - 4 F

cancans

DE PARIS

**Les
congrès
galants**

★

**J'étais
une
aventurière**

★

**Les
mémoires
de
Peggy**

★

INTERDIT A LA VENTE
AUX MOINS DE 18 ANS





UNE GRANDE FAVEUR

Pendant qu'il était prisonnier en Allemagne, Thomas Tilitch de Subotica en Yougoslavie avait eu l'infortune d'être trompé par sa femme. A son retour il demanda le divorce, mais la Cours n'était pas pressée. Se voyant à la veille de mourir, il dépêcha la semaine dernière son avocat auprès du juge. Le tribunal s'est immédiatement réuni et Thomas Tilitch a eu, avant de trépasser, l'ultime satisfaction d'apprendre que son mariage était dissous : « C'est une grande faveur qu'on vous fait là », lui a-t-on précisé.

Mrs Jannie Marrilz et sa fille, Mrs Phally Johns ont, le même jour, mis au monde deux jumeaux. Le plus incroyable est que Mrs Marrilz, mariée à un blanc, a mis au monde deux petites filles du plus beau noir et que Mrs Johns, mariée à un noir, a mis au monde deux petits garçons à peine teintés.



REHABILITATION

C'est un roman : Johann Boto, cordonnier à Miskolcz, Hongrie, était l'amant d'une jeune fermière mariée à un vieux mari. Un jour le mari surprend Johan comme il escaladait une fenêtre de la ferme. « Au voleur ! ». Les valets accourent. Johann est arrêté, livré à la gendarmerie. Il avoue : « Oui, je venais voler ! » Cinq ans de prison. Il y a trois ans de cela...

Le vieux mari vient de mourir. La jeune femme, aussitôt les dé-

lais légaux passes, épousera Johann Boto, qui, cette fois, ne l'aura pas volé. Mais pour qu'aucun doute ne subsiste sur son honnêteté, il demande sa réhabilitation.



Mrs Drudge, de Chicago, a demandé le divorce. Elle a déclaré au juge qui l'interrogeait : « Il faut absolument me donner satisfaction... Chaque fois que mon mari me caresse, j'ai une violente crise d'urticaire. » Le divorce a été prononcé aux torts du mari.

LE GANG EST GALANT

« Haut les mains ! ». Sur ce cri, quatre individus masqués, armés de mitraillettes, pénètrent, la fin du mois dernier, à Capetown (Afrique du Sud), dans un bureau alors que le caissier préparait les enveloppes pour la paye. Tandis qu'ils raflaient la caisse, une des employées témoins de ce drame tomba sans connaissance. L'un des bandits se précipita aussitôt et la ranima.

Puis ses acolytes intimèrent l'ordre au caissier et à ses employés de donner leurs ceintures, qui passèrent par la fenêtre, et de baisser leurs pantalons afin d'écarter toute tentative de poursuites. Mais auparavant ils prièrent les demoiselles de passer dans la pièce à côté.

« Je préfère les femmes qui mentent à celles qui ne mentent jamais. Car les premières, on n'est pas obligé de les croire ; mais celles qui ne mentent jamais, quand elles mentent, on les croit. »

Georges-Armand MASSON.

LES CONGRES ULTRA- GALANTS

C'était une des procédures les plus ahurissantes de l'Ancien Régime, qui en connaissait pourtant pas mal de piquantes. En bref, en très bref, quand une femme se plaignait de la frigidité ou de l'impuissance de son mari — car les femmes s'en plaignaient déjà ! — ledit mari était invité à faire ses preuves devant témoins assermentés. On appelait cette épreuve le Congrès. Les Congrès étaient plus amusants au temjs jadis que de nos jours.

Nous n'avons parlé que de l'impuissance du mari, parce que tel était le cas le plus fréquent. Parce que, aussi, dans la toute première jurisprudence, on n'admettait point une impuissance féminine. Comme disaient discrètement les juristes romains, on peut toujours recevoir, il est moins aisé de donner. Ce furent les papes qui rendirent aux maris ce que les femmes de 1950 appellent l'égalité de droits. Successivement Grégoire III, Alexandre III, Luce III légiférèrent pour accorder à l'époux boudé par sa femme un droit formel de répudiation. Il semble que ce fut notre bon roi Louis XII qui en profita le premier quand il intenta procès à Jeanne de France, se sépara d'elle et se remaria avec la veuve de Charles VII. Et déjà nous voyons apparaître un commencement de Congrès. La reine Jeanne fut invitée à se soumettre à une visite devant les commissaires pontificaux : il s'agissait de voir si, comme elle l'affirmait et contrairement aux serments de son royal époux, le mariage avait bien été consommé. Pudique, la jeune femme refusa de « passer la visite », et préféra renoncer au gain de sa cause.

La méthode, cependant, se généralisa. Un vieux chroniqueur nous donne des détails dès la fin du XV^e siècle, des détails savoureux (v. Ed. Locard, *Les Crimes d'amour et les Crimes de sang au XVII^e siècle*) :

« Le médecin autorisé par le magistrat examine le tempérament, la conformation des parties, puis il nomme d'office et choisit une matrone expérimentée et



savante en cette matière, puis il ordonne que le mari et la femme couchent ensemble en sa présence pendant plusieurs jours. Elle les exhortera, elle leur oindra les parties génitales avec un onguent approprié, devant un feu de sarment ; elle rapportera fidèlement au médecin ce qu'elle aura vu et celui-ci fera son rapport. »

Il faut convenir que pour rester froid après tant de préparatifs, si savants ! un mari méritait bien d'être condamné à laisser sa femme courir entre d'autres bras. Quoi qu'il en soit, si la procédure que nous venons d'exposer n'était pas encore tout à fait le Congrès, elle s'en rapprochait fort. C'est en 1568 que le mot, et la chose, apparurent pour la première fois en France (car en Italie, on les connaissait depuis déjà plusieurs décades). Le Congrès allait connaître une faveur toute spéciale pendant plus d'un siècle : il succomba définitivement sous le

ridicule, à la suite du procès de Dame Emilie de Mascrami à son époux, le marquis de Gesvres, en 1677.

Au jour fixé pour le Congrès, se tenait dans la demeure désignée par la justice, une imposante assemblée familiale ; tous les parents et amis des deux adversaires tenaient à honneur de venir les assister dans le combat si particulier qu'ils allaient se livrer. Seuls, cependant, étaient autorisés à pénétrer dans la chambre, à entourer le lit, les procureurs des parties, les avocats et deux témoins, un pour chaque plaideur, plus, bien entendu, les juges et les experts : médecins, chirurgiens, matrones. Ce qui faisait encore une fort nombreuse assistance. Le mari et l'épouse prêtaient d'abord serment « *qu'ils tascheroient, de bonne foy et sans dissimulation d'accomplir l'œuvre de mariage, sans y apporter empeschement de part n'y d'autre.* »



Suivait le serment des experts qui s'engageaient à faire « un fidèle rapport » de ce qui se passerait sous leurs yeux. Puis visite double : il s'agissait de constater que le mari ne souffrait d'aucune affection contagieuse, et que la femme n'avait point usé d'astringent pour empêcher l'œuvre maritale. L'excellent Tagereau précise : les experts, dit-il, avaient surtout pour mission de considérer « *l'estat de la partie honteuse et, par ce moyen, connoistre la différence de son état avant et après le congrez et si l'œuvre conjugale y aura esté faite ou non.* »

Cette double inspection terminée, et satisfaisante, les époux « *se couchent en un lict ; les matrones se tiennent proches du lict ; c'est à l'homme à se mettre en devoir de faire preuve de sa puissance.* ». Ici éclate l'odieux de l'expérience, et le vieux juriconsulte ne le cèle point : « *Souvent adviennent des disputes ou altercations ridicules : l'homme se plaignant que sa partie ne le veut laisser faire ; elle le niant et disant qu'il y veut tricher et la rendre femme par des procédés deshonnêtes.* » Il est difficile de citer davantage. Nos pères étaient plus verts en leur langage que nous, et ne négligeaient aucune précision de détail.

Au bout d'un certain temps... Mais, reprenons ici notre vieil auteur :

« *Enfin les parties ayant esté quelque temps au lict, comme une heure ou deux, les experts appelez, s'approchent, visitent la femme derechef pour sçavoir si elle est moins fille qu'à la visitation précédente.* »

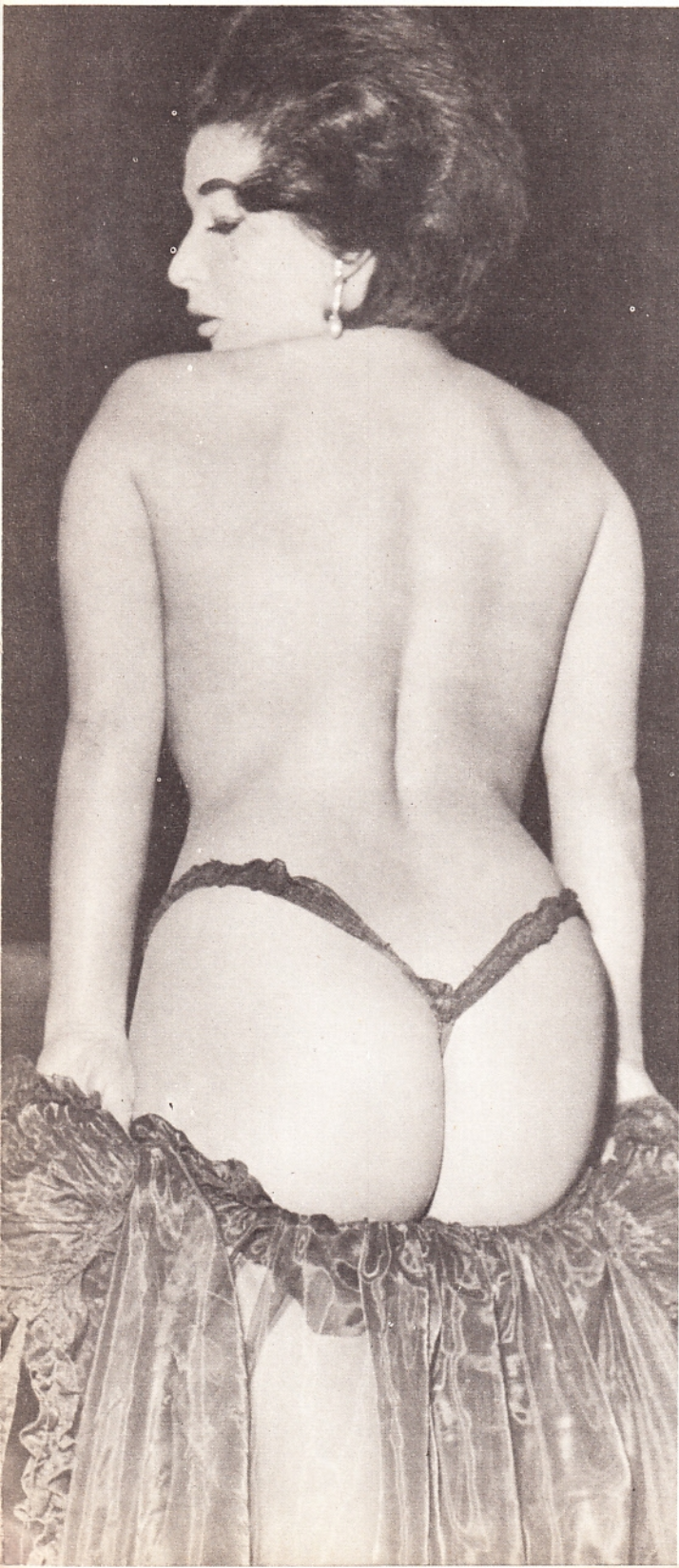
Ajoutons que neuf fois sur dix l'épreuve tournait à la confusion du mari : c'est encore Tagereau qui l'affirme.

Tel était le Congrès.





L'écho d'une gauloise aventure



Parmi les nombreux procès qui amenèrent à cette extravagante descente sur les lieux, il en est deux ou trois qui furent particulièrement scandaleux. Celui, par exemple, en 1568, de Mme de Soubise contre M. de Quellenec, celui, en 1578, de Marie de Corbie contre Etienne de Bray, celui, en 1659, de Mlle de Saint-Simon contre le marquis de Langey, celui déjà cité de Mlle de Mascrami contre M. de Gesvres, en 1677.

Dans le premier de ces quatre procès célèbres, la plaignante, Mme de Soubise, huguenote, en appela jusqu'à la reine Catherine de Médicis contre l'état de trop grande innocence dans lequel la laissait son mari, huguenot comme elle, Charles de Quellenec, baron du Pont. C'est à cette occasion que les ministres réformés durent pour la première fois prendre partie dans un conflit aussi délicat : ils se rangèrent du côté de l'épouse vierge et martyre. Détail : le baron du Pont périt victime de la Saint-Barthélémy après une résistance courageuse qui fit dire aux chroniqueurs : « *Il était homme dans le combat s'il ne l'était point dans le lit conjugal.* » On ajoute que son corps fut traîné jusque dans les cours du Louvre, où les dames de la Cour s'assurèrent qu'en annulant son mariage pour vice de conformation, les juges parisiens avaient bien jugé.

Particulièrement scandaleuse, l'affaire de Bray : Marie de Corbie, épouse du dit, se plaignait d'être restée vierge, disant que son mari l'avait seulement « *attouchée de ses doigts* ».

Epreuve du Congrès : de Bray, se méfiant de lui-même, s'était drogué d'aphrodisiaques à tel point que (nous demandons pardon à nos lecteurs, mais c'est trop drôle pour n'être pas dit) « *'on ne cuida jamais estancher d'uriner* ». Deuxième épreuve quelques semaines plus tard : même résultat. A la troisième fois, Bray s'avoua vaincu.

Brantôme nous a gardé l'écho de cette gauloise aventure (*Dames galantes*, t. IX, p. 97) :

« *Il fut ordonné par la Cour qu'ils se-roient visitez eux deux par grands mé-de-cins experts. Le mary choisit les siens, et la femme les siens ; dont en fut fait un fort plaisant sonnet à la Cour, qu'une grand'dame me lust elle-même, et me le donna, ainsi que je disnois avec elle. On disoit qu'une dame l'avoit fait, d'autres un homme.* »

« *Le sonnet est tel :*

SONNET

*Entre les medecins renommés à Paris
En sçavoir, en espreuve, en science, en
[doctrine,*





Pour juger l'imparfait de la couple an-
 [drogine]
 Par de Bray et sa femme ont esté sept
 [choisis].
 De Bray a eu pour luy les trois de moin-
 dre prix,
 Le Court, l'Endormy, Piètre, et sa femme,
 [plus fine],
 Les quatre plus experts en l'art de méde-
 [cine],

Le Grand, le Gros, Duret et Vigoureux,
 [la pris].
 On peut par là juger qui des deux
 [gaignera].
 Et si le Grand du Court victorieux sera,
 Vigoureux d'Endormy, le Gros Duret de
 Piètre.
 Et le Bray n'ayant point ces deux de
 [son costé],
 Estant tant imparfait que mary le peut
 estre,
 A faute de bon droit en sera débouté.

Les détails de ce procès furent si im-
 mondes qu'une vague de colère souleva
 l'opinion publique contre la procédure du
 Congrès. Le grand avocat François Hot-
 mann protesta véhémentement que le
 Congrès ne servait qu'à rendre les fem-
 mes immodestes et insupportables, sûres
 qu'elles sont de gagner tout procès inten-
 té par elles sur ce terrain, « car quelque
 confiance que tout homme puisse se pro-
 mettre (s'il n'est aussi impudent et bru-
 tal qu'un chien), on confessera qu'il n'est
 en sa puissance de se paroistre capable
 de mariage, en présence de la justice
 que l'on revere, des médecins, chirurgiens
 et matrones que l'on craint, et avec une
 femme que l'on tient pour son ennemy,
 veu que de telles actions d'elles-mêmes
 requièrent une assurance, un secret, et
 une amitié. »

Hotmann était homme de bon sens. Et
 Boileau, à son tour, intervint :
 Jamais la biche en rut n'a pour fait d'im-
 [puissance]
 Traîné du fond des bois un verf à l'au-
 [dience]
 Et jamais juge entre eux ordonnant un
 [congrès]
 De ce burlesque mot n'a subi les arrêts...

Le Congrès, cependant, ne succomba
 pas. En 1659, après quatre ans d'une
 union que tout le monde considérait com-
 me fort heureuse, la marquise de Langey,
 née Marie de Saint-Simon, intentait une
 action en nullité de mariage contre son
 mari, qu'elle affirmait impuissant. Tout
 d'abord, les rieurs furent tous du côté
 du mari. M. de Langey était un superbe
 gaillard de 25 ans. Quand on sut de quel-
 le inaction il était accusé, les harengères
 s'écriaient sur son passage :

— Plût au ciel que j'eus un mari com-
 me celui-là ! je saurais bien le faire tra-
 vailler mon jardin !

Un jury cependant fut réuni : cinq mé-
 decins, cinq chirurgiens, cinq matrones,





dix ou douze juges, procureurs, avocats, deux ministres protestants ! Et le beau marquis fut invité à passer, devant ce personnel, aux actes. Langey se montrait plein de superbe ; il avait seulement demandé que sa femme fut baignée avant d'être mise en son lit, — pour détruire l'effet des restringents, et qu'elle eût les cheveux épars afin qu'elle ne pût cacher aucun talisman aucune amulette dans sa coiffure, car il la soupçonnait de vouloir employer des sortilèges. A son tour, il se déshabilla, appela son valet de chambre :

— Donnez-moi deux œufs frais que je lui fasse un garçon tout du premier coup !

C'était trop parler où le geste aurait suffi. Il mouilla deux chemises, mais rien que ses chemises. De rage, il se mit à prier :

— Vous n'êtes pas là pour ça ! railla sa femme.

Il était perdu. Son mariage fut cassé. Il se remaria, il est vrai, avec Mlle de Navailles, et fit sept enfants coup sur coup — c'est le cas de dire ! — à sa deuxième femme. Comme il s'en vantait un jour devant le poète Benserade, celui-ci lui riva d'un mot le caquet :

— Mais, monsieur, personne n'a jamais douté de la fécondité de Mlle de Navailles !

Dernier procès : comme dans l'affaire Langey, Mlle de Mascrami ne reprochait pas à M. de Gesvres, son époux, le moindre vice de conformation : elle se contentait de dire qu'il était « destitué de tout mouvement » ; vous entendez bien ! Le Congrès étant aboli, il ne restait plus que les visites. Visite de l'homme : il s'y prêta, mais elle ne donna qu'un médiocre résultat, étant donné la rédaction de la plainte ; les docteurs Gayant et Maréchal, Hocquet et Chavelier déposèrent « avoir trouvé les parties extérieures de M. de Gesvres servant à la génération dans leur figure, grandeur et grosseur convenables mais comme ces conditions ne suffisent pas pour juger de la consommation du mariage, ayant besoin de... et de... ce qui ne nous est point apparu, nous ne pouvons décider. »

Sur quoi, Mlle de Mascrami offrit de se laisser, à son tour, examiner : il serait facile de constater qu'elle était vierge. Le marquis se lança à corps perdu dans la procédure, invoquant l'obscénité de cette visite intime. Pendant des mois le procès traîna de dilatoire en dilatoire, et entre temps, Mlle de Mascrami eut la maladresse de mourir : elle perdait son procès de la plus détestable façon. Mais les chroniqueurs, malicieux, notèrent que M. de Gesvres ne songea jamais à se remarier.

J'ETAIS UNE AVENTURIERE

Ce fut le titre d'un film. Ce pourrait être celui du roman de cette jeune femme.

Elle s'appelle Catherine Basset. Mais son nom de jeune fille est celui, très aristocratique, d'une vieille famille dont certains descendants ont eu leur heure de célébrité, parfois tragique.

Catherine, qui a à peine 25 ans, a vécu des aventures tellement romanesques qu'elle a décidé d'en faire un livre.

L'histoire se passe aux Antilles, après que l'héroïne, assez réellement autobiographique, ait vécu son enfance et sa jeunesse à Paris, arts décoratifs, mannequin, puis mariage, divorce et remariage.

Ce second mari s'exila donc, pour tenter de faire fortune, en Amérique Centrale, et son épouse le suivit. Tous deux emportaient une collection de robes, avec l'idée de se lancer dans la haute couture tropicale.

Ils errèrent du Guatemala à San Salvador, de Costa Rica à Porto Rico (où ils finirent par renoncer à leur collection, qui commençait à se défraîchir !), puis Saint-Domingue où se déroulait alors une des révolutions bi-annuelles, et enfin les Antilles françaises.

Le cadre du roman est double : l'île de Saint-Martin, petit Tanger des Caraïbes, mi-hollandaise, mi-française, et New York, parce que le mari de Catherine (ou plutôt de Stéphanie, le personnage du roman), l'y envoie afin qu'elle se débrouille pour réunir 10 000 dollars dont ils ont besoin pour lancer une vague affaire de courtage. Saint-Martin est le centre du commerce de contrebande aux Antilles.

Sur cette trame se déroule tout le drame, avec le classique troisième personnage : un mulâtre milliardaire, qui veut faire de Stéphanie sa maîtresse.

La curieuse population noire ou métisse de Saint-Martin intervient longuement dans le récit. Ce sont des nègres « suicidaires » qui inexorablement, quoi que fassent leurs femmes, le pasteur, le médecin, se suicident vers la



mais la littérature est une chose



quarantième année, et cela de père en fils, de génération en génération.

Catherine-Stéphanie est maintenant de retour à Paris. Elle met la dernière main à son roman, qui promet par son côté autobiographique assez scandaleux, de faire pas mal de bruit quand il paraîtra.

Mais la littérature est une chose, et Catherine, jeune, jolie et sémiillante, estime à bon droit qu'elle peut jouer la carte de la beauté.

Comme on peut en juger par ces photos, sa plastique mériterait l'attention des producteurs de cinéma.

D'ici que l'on tire un scénario de son livre et qu'elle en soit la vedette, il n'y a qu'un pas, et l'on souhaite à la troublante Catherine d'être enfin payée de ses aventures et de ses malheurs, et de devenir un nouveau personnage : aventurière-actrice !

MAXIMES GALANTES

Dites à une femme du mal de son amant, elle aimera son amant davantage. Si elle le trompe, ce sera avec son meilleur ami. Dans l'infidélité de la femme, il y a encore de la fidélité. — Maryse Choisy.

ALBUM SECRET

Les femmes qui comprennent les hommes sont celles qui savent bien que les hommes ne comprennent rien aux femmes.

Pour être fidèle à l'amour, il faut parfois être infidèle à l'amoureux.

Il n'y a qu'un sentiment qu'une femme adroite ne puisse transformer en amour : c'est l'indifférence.

Les hôtels étaient complets, cette année sur la Côte d'Azur. Aussi ce ménage, accompagné d'un ami, et qui voyageait en auto, s'adressa-t-il pour passer la nuit dans l'unique auberge d'un petit village de l'intérieur. Il ne restait qu'une chambre à un seul lit, et il était trop tard pour songer à chercher un abri ailleurs. Les voyageurs montent se coucher, fatigués.

Pour sauvegarder les convenances, le mari a décidé de se mettre au milieu. Pendant la nuit, il se réveille en sursaut. Quelque chose de pesant lui passe par dessus le corps, il empoigne une forme humaine :

— Eh ! Dites donc, où allez-vous ?

Et la forme humaine de répondre :

— Je ne vais pas ; je reviens...

« Une femme aime le viol parce que c'est une excuse. »

Georges Lorin

L'autre soir, avant la présentation de leur émission du « Match Kubnick contre Saint-Granier », les deux chansonniers parlaient de cet étourdissant auteur-acteur et de ses mariages successifs :

— L'amour, expliqua Saint-Granier, l'amour c'est comme une chambre à air.

— ...?

— Plus il y a de pièces, moins c'est solide.



LA PETITE PEGGY



Nelly Parkinson venait de commander son thé à Archibald, le maître d'hôtel du hall du Savoy Hôtel de Londres. « Indian Tea », avait-elle dit, « avec toasts grillés et marmelade d'orange. » Nelly, comme beaucoup d'élégantes Anglaises ne déjeunait jamais afin de garder la ligne, mais pour patienter jusqu'au dîner, elle s'offrait à 5 heures, le soutien d'une confortable collation.

Cinq heures venaient de sonner à Big Ben et Nelly jeta un rapide coup d'œil vers le tambour d'entrée qui venait de pivoter sur son axe pour donner accès, à l'intérieur, à la svelte silhouette d'une femme blonde d'une trentaine d'années. Cette dernière, après avoir aperçu Nelly, se dirigea d'un rapide et souple vers la table que celle-ci occupait.

« Bonjour, Nelly », s'exclama-t-elle, arrivée à la hauteur de son amie, « je ne suis pas trop en retard, je pense ? » « Mais non, chère amie, j'arrive à la seconde. D'ailleurs, voyez, ma table est vide. Je viens juste de passer ma commande à Archibald, mais asseyez-vous, je vous en prie. Je crois que vous avez beaucoup de choses à me raconter ! »

Peggy Royce, aussi blonde que Nelly était brune, offrait un aimable visage à son interlocutrice, mais cette dernière, avec toute sa subtilité féminine, ne manqua pas de discerner sur son front clair, quelques rides qui barraient de soucis sa bonne humeur apparente. Les deux femmes étaient de vieilles amies et surtout d'anciennes camarades de collège où de longues années de confidences et d'espoirs les avaient liées pour la vie. Elles s'étaient mariées presque à la même date avec des gentlemen de profession semblable, c'est-à-dire avec deux brillants architectes de la Royal Academy of Arts qu'elles avaient connus lors d'un bal de fête de fin d'année scolaire.

Et quoique leurs époux, entraînés chacun vers des activités divergentes, se soient rarement, à nouveau, rencontrés, elles avaient su, de leur côté, maintenir entre elles un contact presque permanent. La rencontre de ce bout d'après-midi en était une confirmation de plus. « Alors, ma chère, quelles nouvelles ? » s'écria Nelly, dès qu'un garçon eut également apporté un friand plateau de thé avec son alléchant accompagnement. « Voici bientôt trois semaines que nous ne nous sommes vues... Vous devez avoir mille potins à me conter ! »

Peggy ne répondit pas immédiatement. Elle se laissa glisser lentement dans le creux de

son fauteuil. Une moue amère venait soudain de crispier ses lèvres purpurines. Elle portait sous son trois-quart de zibeline, une robe de soie bleue qui la moulait comme un gant et bien qu'elle l'emprisonnât jusqu'au menton, cette création dernier cri faisait ressortir le parfait ovale de son beau visage tout en laissant libre jeu, sous l'étoffe, aux sursauts légers que ses mouvements, quoique très calculés, imprimaient à une impeccable poitrine. Elle avait croisé les genoux, découvrant ainsi toute la finesse de jambes sculpturales que terminaient de minuscules pieds nerveux emprisonnés de crocodile.

Peggy poussa un soupir et murmura tout en dévisageant sa compagne dont le charme et l'élégance n'avaient rien à lui envier. « Oh, ma chère amie, vous ne pouvez pas vous imaginer ce qui m'arrive ! » « J'espère que vous n'allez pas m'apprendre une mauvaise nouvelle », interrompit vivement Nelly, comme pour conjurer un mauvais sort. « Chaque année, au retour des vacances, j'apprends à connaître de nouveaux drames. Serait-ce donc très grave ? » conclut-elle devant la mine soucieuse de Peggy.

« Oui, c'est très grave », reprit d'une voix éteinte Peggy, « et si je n'appartenais pas, par ma naissance à la grande famille des Walton, je me séparerais de William. Je me contente pour l'instant de faire chambre à part et l'ai relégué à l'autre bout de l'appartement. »

« Quoi, vous vous êtes disputés ? » s'inquiéta Nelly, « je sais qu'entre époux, on est parfois nerveux, et mon George à moi n'est pas de tout repos. Mais je n'oserais jamais lui infliger de telles sanctions. Qu'y a-t-il ? Dites-moi la vérité »

« Oh, la vérité n'est pas belle », jeta Peggy d'un ton désabusé. « William s'est absenté deux semaines pour se rendre à Rome, en voyage d'études, auprès du directeur de la villa Médicis, à propos d'un grand projet de restauration d'un de nos édifices nationaux. Il est rentré totalement transformé. Il a dû rencontrer l'une de ces terribles créatures qui rendent les hommes fous ! »

« Ne dramatisez pas, ma petite Peggy, coupa Nelly d'un ton doux, les brèves rencontres qu'un homme peut faire en voyage, ne présentent jamais de suites importantes. »

« Oui, je sais, mais dans mon cas, cela dépasse les bornes. Figurez-vous que dès le premier soir de son retour, à la minute même où nous retrouvions seuls dans notre chambre, il m'a demandé d'un ton impératif de me débarrasser de mon déshabillé et de ma chemise de nuit afin de me présenter totalement nue devant lui. Je n'ai jamais connu honte pareille. Rappelez-vous ce que l'on nous enseignait, en dernière année d'Université, au sujet de l'intimité conju-





gale. Une lady ne doit jamais se montrer nue à son époux. La discrétion du lit, l'abri des couvertures et le flou d'une chemise de nylon pouvant amplement suffire à permettre à son Maître et Seigneur de la rendre mère. William, faisant fi de mon éducation, m'a enlevé dans ses bras et jeté sur le couvre-pieds, sans même se préoccuper d'entrebailler le lit. Et alors ! »

« Alors, quoi ? » ne put s'empêcher de demander Nelly, brûlante de curiosité.

Peggy mit un doigt sur ses lèvres et fit signe à Nelly de se pencher vers elle. « Ce qui suivit ne peut s'énoncer à haute voix. Ici, tout le monde nous entend. Je vais vous le chuchoter. »

Nelly vint s'accouder sur le bras de fauteuil qu'occupait Peggy, palpitante d'émotion. « Oui », reprit Peggy dans un sourd sifflement, « me voyant ainsi à sa merci, il s'est mis à baiser mes lèvres puis sa bouche est allée s'égarer sur la pointe de mes seins, puis continuant sa caresse appuyée, elle s'est proménée sur mon ventre, s'attardant sur mon nombril pour finir se fixer, avec une précision inattendue, en cet endroit sensible que nous n'effleurons qu'à tâtons en faisant notre toilette. »

« Vous ne vous êtes pas débattue ? » eut l'audace de demander Nelly.

« Oh, non. J'étais trop saisie de surprise et de plaisir... d'un plaisir inconnu jusque-là, un plaisir peut-être malhonnête, mais certes délicieux. Et ensuite, sans même me laisser le temps de reprendre mes esprits, avec une force inattendue, il m'a retournée. Je me suis trouvée à plat ventre sur le lit tandis que je ne lui offrais plus que la défense rebondie de mon revers... Je craignais le pire lorsqu'enfin je sentis qu'il se contentait de me posséder à la façon des étalons, par la voie naturelle de la fécondation ! »

« Eh bien, il n'y a en tout cela, rien de tellement regrettable », lança sur un mode badin, Nelly, « votre époux s'en est tiré, au fond, avec les honneurs de la guerre ! »

« Vous, chère amie, trouvez cela drôle parce que vous n'en êtes pas la victime. William ne s'était jamais comporté ainsi avec moi auparavant. Il a dû apprendre sa leçon hors de mon alcôve. Et cela, je ne puis le lui pardonner. Nous divorcerons... c'est décidé ! »

Nelly ne répliqua pas immédiatement. Elle but son thé en silence, appela Archibald, le maître d'hôtel régla les consommations, puis elle se tourna vers son amie : « Ma chère », dit-elle simplement, « vous devriez vous estimer la plus heureuse des femmes. Je vous conseille de ne pas prendre de décisions hâtives. Attendez un peu. Retrouvons-nous ici dans trois semaines et nous en reparlerons. D'accord ? »



Tout en elle respirait la joie . . .

« D'accord », dit Peggy, après avoir embrassé sa camarade avant de prendre congé d'elle.

21 jours de la vie d'une jeune femme, cela ne compte guère. L'heure du rendez-vous sonna, une fois de plus, à Big Ben. Dans le hall du Savoy, plus belle que jamais, la blonde Peggy tapotait du talon la marqueterie du parquet du salon de thé. Elle portait une nouvelle robe de satin rose dont l'échancrure habile révélait le majestueux relief de ses seins marmoréens que son rythme respiratoire faisait, alternativement, saillir ou s'effacer. Son visage semblait lavé de toutes rides. Tout en elle respirait la joie, l'épanouissement. Peggy souriait. Elle souriait aux Anges. Nelly, qui l'avait rejointe sans bruit, se pencha sur sa joue pour l'embrasser. Ce qui la fit sursauter. « Je vois », dit Nelly, « dans votre

regard toute la joie de la terre. Vous n'avez donc pas divorcé ? »

« Bien sûr que non », s'exclaffa Peggy, « avec un mari pareil, quelle sottise aurais-je faite ! »

« Bravo, ma chère. J'en suis fort heureuse. »

« Et vous, êtes-vous heureuse, à votre tour ? », s'inquiéta soudain Peggy, qui ne manquait pas d'une certaine tendresse pour ses bonnes amies.

« Oh, moi, je n'ai pas voulu être en retard sur vous et sur vos joies inattendues... et... »

« Et quoi ? » trépigna la belle Peggy.

« Et je suis partie en Italie... faire... à mon tour un voyage d'études aux sources. Depuis, mon George est également transformé ! » Ce qui prouve que l'on n'en sait jamais de trop pour rendre une femme comme un homme heureux.

Robert CARME.







UN MINI-CONTE NOIR

Flagrant Délit . . .

Sur le char attelé de bœufs qui, à pas lents, majestueux et sûrs, porte une fois par jour voyageurs et colis de Portstown à Kahalcity — la ville d'été, — Bamba somnole, doucement bercé par les cahots de la route. Mais...

Qu'est-ce donc que cette main légère qui se glisse sous son pagne ?

Oh ! oh ! la main avance, peu à peu, avec précaution, vers la petite sacoche — petite, mais bien gonflée — que Bamba porte sous son vêtement. Oh ! oh !

Il entrouvre discrètement les yeux et jette un rapide regard sur sa gauche — d'où vient la main. C'est une jeune et, ma foi ! fort jolie petite Makelé qui, tout en faisant mine de s'intéresser vivement au paysage, cherche à subtiliser la sacoche de bamba, sa sacoche ou du moins le contenu de sa sacoche. Une voleuse, mais, bigre de bigre, la jolie fille !

Un imperceptible sourire plisse les lèvres lippues, sensuelles de Bamba. Il ne bouge point. Il semble dormir plus profondément que jamais ; les doigts avancent, ils avancent, ils touchent à la sacoche, ils avancent encore un peu quand...

D'une main solide, et toujours sans ouvrir les yeux, faisant semblant de poursuivre son somme. Bamba a saisi les doigts fins. Il remonte jusqu'au poignet délicat de la voleuse et l'immobilise avec douceur, mais fermeté, au bas de la sacoche qui pend sur son ventre. Puis, tranquille, il se laisse à nouveau bercer par le va-et-vient du char...

Une satisfaction profonde se marque sur son visage. Ses lèvres ont de petits frémissements furtifs, ses narines tressaillent, ses paupières battent imperceptiblement, et comme on arrive à Kahalcity, un long soupir soulève sa poitrine.

Il lâche alors la petite main, saute en bas du char et tend à la jolie Makelé, rouge de confusion, un billet de cinq dollars :

— Le bon pain, lui dit-il simplement, c'est le pain gagné.

LES jardins publics sont parfois des domaines magiques. Certains sont, semble-t-il, hors du temps, comme abandonnés, cernés d'une étrange aventure qui les plonge dans nos propres songes. Le printemps et l'automne ensorcellent parfois certains coins de square, et un banc public, si banal soit-il, peut à certaines heures devenir la couche de parade de quelque fée égarée dans notre triste monde.

Il était vingt heures. Un jour fade s'accrochait aux hautes branches. Deux bancs se faisaient face dans le cercle d'une minuscule rotonde garnie de haies. C'était banal, fade et sans originalité. Seule la lumière apportait un rayon de vie. Je restais un moment debout dans cette alcôve de petite verdure. Je pris place sur le banc le mieux éclairé. Un journal abandonné devint mon compagnon. Sautant des lignes, je méditais. Quand je relevais les yeux, le banc frère du mien était occupé. Elle était blonde, jeune, très jeune, et belle avec une sorte d'insolence. Elle fixait sur moi un beau regard. Ce n'était pourtant pas une fille à la recherche de quelque aventure ou d'un amant au tarif... Je ne regardais plus mon journal. Je la regardais figé, hypnotisé par sa présence silencieuse. Je ne l'avais pas entendu arriver. Des grappes d'oiseaux criaillaient dans les branches. Nous étions entourés de vols bas, chacun cherchant une place pour la nuit. La lumière mauve du soir s'éternisait. Toujours face à face, nous nous observions en silence. Et lentement, très lentement, sans un sourire, elle bougea. Ce n'était pas une vision, mais un rêve bien agréable. Lentement, elle décroisa ses jambes. Sans aucune gêne pour moi, qui ne cessais de l'observer, elle écarta ses jambes, me révélant sans pudeur la carnation de ses cuisses amples et charnues. D'un bosquet, un réverbère debout derrière moi s'alluma soudain. J'étais dans une loge aux meilleures places du plus curieux des spectacles.

Toujours assise, elle s'était maintenant laissée glisser sur l'extrémité du banc. Ses cuisses étaient presque écartelées. J'étais fou. Mes mains tremblaient. La lumière fade du lampadaire me révélait la chair ocrée de ses cuisses au-dessus des bas et le bombé d'une culotte blanche. Et cette tache, galbée de blanc, ce nylon charnu était là, offert à mon regard. Elle rejeta la tête en arrière. Ses mains se crispèrent un moment sur les lamelles du banc. Elle soupira étrangement. Puis ses cuisses se refermèrent convulsivement. Elle ne devait pas me voir. Elle était ailleurs sous l'effet d'un rêve étrangement érotique. Par deux fois encore elle se cambra sur le siège rustique. Et de nouveau le couloir merveilleux s'entrouvrit. Par deux fois le petit slip tendu à craquer me fut offert. D'un geste nerveux elle tenta de baisser sa minuscule jupe. Elle soupira. Et il me sembla entendre un mot... un nom... Elle se leva. Et là, face à moi, le regard perdu dans le vague, elle commença à se déshabiller...

J'étais fou de désir et de peur. Peur de ce qui allait arriver. Peur de l'arrivée d'un promeneur, d'un garde. Le jupe tomba à ses pieds. Elle dégraffa son corsage. Elle fit tomber son soutien-gorge. Ses seins apparurent, blancs, purs, arrogants. Elle les massa un instant. Puis le petit jupon enlevé, elle fit glisser la petite culotte blanche sur le bombé de sa chair. Un instant, elle me tourna le dos. Deux merveilleux globes furent livrés à mon regard. Une croupe combrée, charnue, galbée, marquée par les fossettes que la nature réserve aux grandes amoureuses. Elle resta un instant debout. Je tremblais, ivre de désir. Je vivais dans la peur de faire un geste, et dans l'envie de me jeter sur elle. Lentement, elle ramassa ses affaires éparées. Puis, se penchant vers le banc, elle me révéla la plénitude de ses formes. L'espace d'un éclair, j'aurais voulu l'étreindre, là, insouciant du danger et des ennuis futurs. Sur le banc, il y avait une gabardine, elle s'en saisit, et prestement s'en vêtit. D'un geste fou elle jeta ses vêtements dans un bosquet. Je me levais. Elle disparut. Un petit rire mouillé fusa au détour de l'allée... Je courus derrière elle... L'allée était vide... Je retournais vers le banc. Je me plongeais sous les fusains taillés, je



Un banc dans Times-Square

rampais presque sous le bosquet. Rien, il n'y avait rien... Je courus de nouveau vers l'allée. Un grand silence, une grande solitude était face à moi. Le square était désert aussi loin que mon regard portait. De nouveau je retournais vers les bancs. A quatre pattes, j'explorais de nouveau. Il n'y avait rien. Et pourtant le sol était marqué devant le banc... où « elle » s'était assise. La trace de deux petits talons était là. Deux petits talons qui avaient labourés convulsivement le gravier.

— Vous avez perdu quelque chose ?

Je me relevais, pourpre de ridicule. Un gardien me regardait. Il avait une grosse tête boursofflée. Je balbutiais une vague explication... Et je m'enfuis vers la sortie.



BETTY ROSE

vous répond...

M. Paul J., un grand ancien de Ménilmontant comme il s'intitule lui-même, nous exprime combien il admire l'emploi des éclairages qui servent à établir les clichés que nous reproduisons et il rappelle à ce sujet que tout dans l'existence est en somme une question d'éclairage.

Eh, oui, cher grand ancien, toute la vie n'est qu'une question d'éclairage ce qui explique l'influence des latitudes et de l'incidence des rayons solaires sur le comportement des individus au hasard du globe. On conçoit plus facilement les évolutions amoureuses de couples sur le sable chaud d'une plage d'une île océanique que derrière les murs glacés d'un igloo polaire. De même que des lumières savamment tamisées redonnent un « je ne sais quoi de capiteux » à des rencontres qui tomberaient facilement dans le domaine de la plus morne des banalités. Je n'irai pas jusqu'à évoquer l'effet érotique des lumières rouges, jaunes et vertes. Le rouge provoquant l'impétueux amour fou, le jaune temporisant les élans impétueux pour les transformer en étreintes raisonnables et efficaces, et le vert enfin, voilant le moindre duel amoureux d'un manteau de mystère et d'angoisse.

Mme Caroline W. qui habite l'une de ces charmantes mini-principautés d'Europe nous écrit : « Nous avons, chez nous, l'habitude de dormir dans de vastes chambres à coucher abritant de grands lits jumeaux. Cela nous permet d'avoir une vie parfaite-

ment conjugale. Je me demande quel est, à ce sujet, l'avis des gens étroitement logés des grandes capitales européennes... ? »

Chère Madame, nous avons déjà évoqué ici les problèmes des chambres et des lits séparés. Cela peut paraître cruel à certains jeunes couples, mais l'expérience prolongée du mariage prouve que la cohabitation permanente tue souvent le désir, donc l'Amour. Il est parfois plus sage afin de redonner aux rencontres conjugales amoureuses un parfum de renouveau de permettre à l'époux ou à l'épouse, la surprise d'une visite nocturne et, par cela romanesque, vers la couche du conjoint réceptionnaire. Le Grand Roi frappait lui aussi à la porte de la Reine, après avoir bien souvent parcouru plusieurs centaines de mètres dans les couloirs du Louvre en chaise à porteur. Et cela évite comme disait un humoriste à la dent acide « Que le mariage soit un échange de mauvaises humeurs pendant le jour... et de mauvaises odeurs pendant la nuit... ! »

M. Xavier de la P. est un homme à principe, élevé dans les bonnes maisons. Il est de ce fait un lecteur assidu de nos revues dont l'esthétique lui sied fort bien mais il s'insurge, par ailleurs, contre l'instabilité des ménages et contre la prolifération de l'adultère. Le cynisme de nombre de ses contemporains le met hors de lui et il s'interroge sur la nécessité d'avertir les malheureux bafoués de leur infortune.

Oui, Monsieur, nous savons bien que le mari ou la femme trompés sont les derniers à être au courant de leur ridicule situation, mais à quoi bon leur fournir des précisions à ce sujet. Aussi longtemps qu'ils l'ignorent, ils peuvent croire à une illusion de bonheur. De plus, on ne sait jamais quelles peuvent être les réactions des timides ou des violents devant de telles révélations. Cela peut les conduire à des actes irréflectifs. Rappelez-vous l'histoire de l'homme tranquille qui reçoit la lettre

anonyme du Monsieur qui lui veut du bien...

Mme Blanche W. D. s'occupe de public-relation dans une grande entreprise. Elle est en contact avec un public de sources et d'aspects divers. Ce qui la surprend le plus, c'est de voir combien d'hommes, ayant dépassé la soixantaine, ne manifestent en aucun cas l'intention de déteiler. Pourquoi ne se montrent-ils pas plus raisonnables ?

On a, Madame, l'âge de ses arrières et, d'autre part, vous savez fort bien que le cœur ne vieillit pas. D'ailleurs parfois, le reste suit et l'on a vu fréquemment des ménages où l'époux de plus de vingt ans l'ainé de sa femme rendait cette dernière parfaite-heureuse. On peut également citer l'exemple frappant du plus grand comique de notre siècle, père d'enfants en bas âge. L'instinct sexuel, sur lequel beaucoup de lecteurs m'interrogent, est essentiellement un instinct créateur, non seulement de progéniture mais d'œuvres en tous genres, c'est pourquoi bien des créateurs, des inventeurs, des auteurs s'y cramponnent pour la plus grande satisfaction de leurs contemporains. Les femmes d'ailleurs le leur rendent bien. Songez à Ninon de Lenclos et plus près de nous à l'immortelle Célimène. Elles ont mené au-delà des limites de toute prévision le victorieux commerce de leurs charmes.

*Voilà
Betty Rose*

chaque
mois
Betty Rose
vous réponde



cancans DE PARIS

Le directeur de la publication : Jean Kerffelec

55, passage Jouffroy, PARIS-9^e

ABONNEMENT : 1 an, 30 F

PHOTOGRAPHIE MONT-D'ARY 100, bd Richard-Lenoir, Paris (11^e)

S. M. I. G. - 1, rue Moreau, 93 - SAINT-DENIS

J'ETAIS UNE AVENTURIERE ... !

